

## George A. Romero [1928-2017] Le cinéaste des morts-vivants

Élie Castiel

Number 310, October 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2017). George A. Romero [1928-2017] : le cinéaste des morts-vivants. *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 56–56.

# George A. Romero [1928-2017]

## Le cinéaste des morts-vivants

Se classant parmi les rois du « low-budget film » à l'américaine, George A. Romero conserve tout le long de sa carrière une propension à considérer le cinéma comme une arme à double tranchant. Mais surtout une passion indéniable, éthérée, presque subite : tourner pour le simple plaisir, pour témoigner d'un genre qui, derrière tous les accoutrements habituels qu'il propose, se révèle comme celui qui a le plus longuement résisté au passage du temps.

ÉLIE CASTIEL

L'horreur, l'épouvante, tout ce qui affecte le for intérieur de l'individu dans ce qu'il a de puissamment horrifiant. Le monde est un espace constamment envahi par des forces extérieures qui le dépassent et auxquelles il est confronté. C'est sa destinée, semble dire un Romero lucide, humaniste, parfois cynique, usant de l'humour comme principale arme de défense, mais toujours, ou du moins à ses débuts, voyant dans le plan l'illustration d'un monde et sa descente indéniable aux enfers. Métaphore sans doute politique sur la colonisation des terres et de la pensée. Mais également une prise de conscience sur l'individu, sur ses pulsions intimes, ses peurs ancestrales, sa condition d'humain.

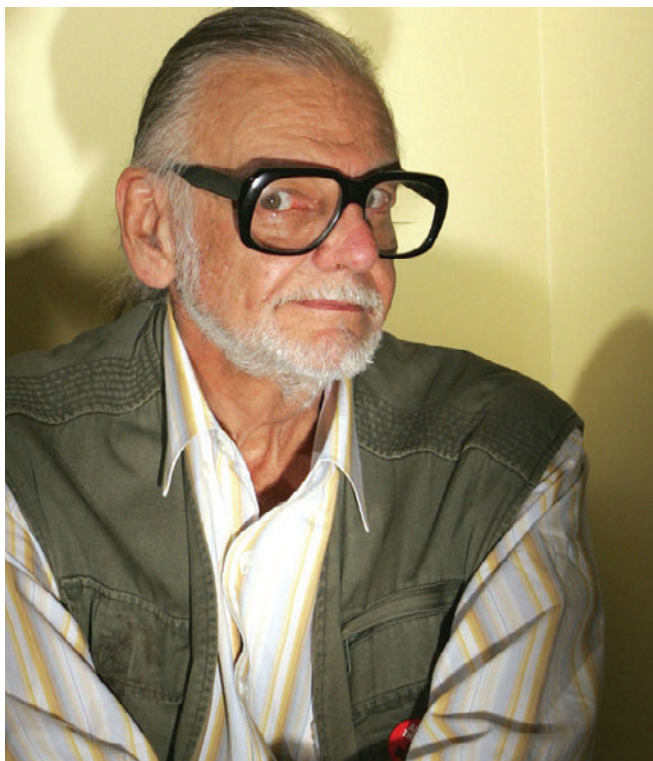
Tout cela à travers un cinéma artisanal qui, dès le départ, avec *Night of the Living Dead / La nuit des morts-vivants* (1968) s'empare des événements majeurs de l'époque, comme le célèbre « Mai 68 », cette rupture fondamentale avec les régimes précédents qui se perpétue dans quelques pays européens; ce questionnement majeur lui permet sans doute de vociférer sur une nouvelle société en devenir, car sans bruit, rien ne change. Et pour cela, les zombies doivent détruire avant de créer ce nouveau souffle tant souhaité.

De la suite, on retiendra, parmi la vingtaine de productions, des œuvres moins alléchantes, mais pas pour autant dénuées de connotations sociales et politiques. À l'instar de son pendant et compatriote Sam Peckinpah pour le western, Romero opte pour un genre maintes fois, lui aussi, ressassé, mais qui offre, pour certains, des propositions narratives plus poussées.

L'esthétique de Romero s'accorde avec l'époque du filmage puisque le cinéaste iconoclaste a un public qui lui reste fidèle, toujours captivé par ses escapades sanguinaires.

Le prouve ainsi *Dawn of the Dead / Le crépuscule des morts-vivants* (1980), que la publicité, assez lucide, présente comme un film d'horreur *chic*, dans lequel on se laisse emporter par ce jeu de séduction. Le film, véritable puzzle, moins réussi que son premier, qui lui, traitait le noir et blanc comme si, pour la caméra, il s'agissait d'un appareil photographique mal ajusté, ramenant le cinéma à ses premiers temps. C'est ce qui fait la force de cette œuvre classique qui ne semble pas avoir pris une seule ride.

En 2005, *Land of the Dead / Le territoire des morts* va plus loin dans les intentions, mais ralentit la dynamique du film, l'angoisse, la peur, pourtant des éléments importants pour le genre. Pour Romero, il est temps de renouveler le cinéma qu'il affectionne et surtout admire. Peine perdue car *Survival of the Dead / La survie des morts-vivants* (2009), son ultime film,



est imbibé du sceau d'une carrière reconnue par la critique et les cinéphiles inconditionnels du genre, mais que le grand public, pourtant friand des films d'horreur, ne suit pas.

Les formats DVD, BD et les autres moyens de *visionnage* des films, en somme, les effets parfois néfastes de la révolution technologique de plus en plus insistante, tout cela fait que George A. Romero n'est plus en âge de reprendre sa carrière en main.

Mais sa disparition évoque non seulement une époque cinématographique qui a déchaîné des milliers de concurrents, mais qui donne au cinéma de genre ses lettres de noblesse. Sa présence, il y a quelques années, à l'incontournable Fantasia, avait laissé bouche bée une salle comble, majoritairement composée de jeunes spectateurs. Il n'est peut-être plus là, mais son œuvre continue de hanter nos illusions et nos hallucinations les plus coriaces.

George A. Romero, le metteur en scène canado-américain ou celui par qui les interrogations sur l'existence arrivent. Pour prouver une fois pour toutes que la vie est un éternel recommencement. 🍷